

# Impressions fugitives de par les "Allemagne" : (suite et fin)

Autor(en): **Fridolin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# *Impressions fugitives de par les « Allemagne »*

par FRIDOLIN

*(Suite et fin)*

Après un dernier coup d'œil circulaire, nous prenons congé de notre observatoire, pour nous retrouver en pleine ville à l'heure de sortie des bureaux et usines. Dans les rues au pavage bosselé, l'animation va grandissant, chacun ayant hâte d'aller prendre son tram, son omnibus de banlieue ou de retrouver sa voiture, qu'il faut toujours garer prudemment. La plupart de celles-ci sont du modèle dit « voiture populaire » (Volkswagen), facilement reconnaissables à leur forme arrondie, ainsi qu'à leur couleur gris-fer. Il circule aussi beaucoup d'automobiles de marques anglaises, françaises et américaines, notamment celles qui sont attachées aux divers services du Haut Commissariat des armées alliées. On est surpris de rencontrer quantité de camions et voitures de livraison à trois roues. Ce fait s'explique, paraît-il, par la pénurie de pièces de rechange et plus spécialement du caoutchouc, dont le pays souffrait, encore il n'y a guère longtemps, obligeant ses habitants à la plus stricte économie.

Les dangers de la circulation qui, ici comme ailleurs, vous menacent à chaque pas, obligent la plus grande circonspection aussi bien de la part des conducteurs de véhicules que de celle des piétons, mais des agents de la circulation en nombre

veillent avec toute la sollicitude désirable à la sécurité des passants.

Quoique variant suivant l'état de conservation des immeubles, les conditions de logement sont restées généralement fort précaires. Bien des familles nombreuses logent encore dans d'anciens abris, dans des caves d'immeubles à moitié démolis ou partiellement effondrés, dont les murs lézardés de haut en bas, n'inspirent qu'une confiance très relative. Malgré cela, des appartements de fortune y ont été aménagés, ainsi qu'en témoignent les fenêtres parées de rideaux, derrière lesquelles quelque marmot vous sourit en guignant entre les fleurs écarlates d'un géranium. Souvent, c'est la seule note gaie de ce paysage lamentable. Les vastes immeubles qui faisaient l'admiration des visiteurs ont cédé leur place à de modestes constructions émaciées, remises en état tant bien que mal, ou à de petites maisonnettes contenant des magasins de vivres, de vêtements ou d'objets de première nécessité. Par contre, en voyant la diversité des articles qui forment leurs étalages, on peut se rendre compte qu'ils sont abondamment repourvus. D'attrayantes pâtisseries ainsi que les restaurants et cafés modernisés sont au nombre des immeubles dont les propriétaires ont pu obtenir les crédits nécessaires à leur prompt reconstruction. Sur leurs ensei-

gues, ils portent des noms inscrits en dialecte rhénan, parfois quelque quatrain assez amusant, tel celui-ci, dont la traduction est à peu près la suivante :

*Dieu protège cette maison  
De la misère et du feu,  
D'excès de contributions  
Et du plan d'extension.*

Parmi les clients de ces établissements, il en est qui font leur entrée s'appuyant sur deux béquilles, d'autres ont perdu un bras ou un œil sur le champ de bataille. Tous ces rescapés ont droit à des égards de la part du public. Dans les grands établissements, le service se fait par des garçons ayant revêtu le frac traditionnel comme aux temps prospères d'avant-guerre. Notons en passant que le pourboire est toujours compris dans le prix des consommations et c'est bien agréable.

La monnaie courante est le nouveau Marc-papier, dont la plus petite coupure est le billet de cinq pfennig, cousin pauvre, qui va son petit bonhomme de chemin à côté des dollars, livres et francs, lesquels jouissent pleinement des honneurs dûs à leur rang.

\* \* \*

Dans sa fraîcheur printanière, la nuit descend tout doucement sur la terre. Estompant les contours anguleux des maisons ou de ce qu'il en subsiste encore, elle rend plus morne encore la physionomie des boulevards que nous traversons prudemment. Les lumières des boutiques commencent de s'allumer.

A quelques pas des étalages, des arbustes verdissent dans des décombres entassés derrière des pans de murs écroulés : c'est l'éternelle lutte entre la mort qui anéantit et la vie qui veut absolument affirmer ses droits. Ces lieux devenus in-

hospitaliers procurent un sentiment de malaise qui nous incite à presser le pas vers la halte du train routier qui nous reconduira à la petite ville universitaire devenue depuis peu la capitale de l'Allemagne occidentale, où la fureur destructive des escadrilles s'est manifestée avec moins d'intensité que dans d'autres localités adjacentes.

Soudain, de joyeux cris d'enfants éclatent, formant un violent contraste avec le silence qui enveloppe le paysage. Ils proviennent d'un groupe de garçonnets qui, sans se soucier des dangers auxquels ils se sont exposés, jouent à cache-cache, évitant adroitement mainte embûche dans ce qui fut naguère une petite maison d'école. Ils poursuivent un vieux chat qui, méfiant autant que maigre, flaire les cailloux, cherchant peut-être le coin où il avait l'habitude de ronronner.

En quelques enjambées, nous avons rejoint la halte, où le train qui ne connaît guère de retard va nous ramener au logis.

Un carrousel autour duquel les gosses font cercle s'est installé sur la place. Ses lampes jettent en tournant des reflets jaunâtres qui font grimacer étrangement les murs squelettiques des maisons sans toits.

Indifférents à ce spectacle, les petits chevaux de bois continuent leur ronde aux accents d'un vieil orgue dont les notes, tour à tour rauques ou nasillardes, laissent soupçonner qu'il n'est, lui aussi, pas sorti indemne de la tempête.

Au moment où l'employé siffle le départ, un jeune homme assis à côté de moi fredonne un air à la mode, tandis que quelques faibles bribes d'une chanson vieillotte du pauvre instrument s'égarer dans le lointain pour s'éteindre dans la nuit.

*Fridolin.*

*Bonn, avril 1950.*